

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le patriarche et le cabochon

Félix-Antoine Savard, *Fraternellement Lettres... de Menaud à André Major. 1965-1971*, Montréal, Leméac, collection « Documents » 1997, 120 p.

Max Roy

Number 88, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39290ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, M. (1997). Review of [Le patriarche et le cabochon / Félix-Antoine Savard, *Fraternellement Lettres... de Menaud à André Major. 1965-1971*, Montréal, Leméac, collection « Documents » 1997, 120 p.] *Lettres québécoises*, (88), 47–47.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le patriarche et le cabochon

Que nous apprennent les lettres de Félix-Antoine Savard à celui qu'il considérait comme son fils spirituel ?

ESSAI
Max Roy

L'IMPORTANCE DE FÉLIX-ANTOINE SAVARD dans l'espace littéraire québécois justifie à première vue la publication de documents personnels, comme ces soixante-dix-sept lettres adressées à André Major entre 1965 et 1971. L'édition que présente Leméac exclut les lettres de son correspondant, en raison de dispositions testamentaires de Savard, mais elle contient une brève chronologie, des annotations et une présentation d'André Major qui dit avoir retrouvé chez Savard « [s]a propre obsession des origines et un amer sentiment de dépossession » et qui considérait alors Menaud comme « le héros de notre mémoire collective » (p. 9). L'échange épistolaire entre le patriarche de Charlevoix et le jeune auteur du *Cabochon* (Parti pris, 1964) a débuté après la parution d'un article élogieux de Major sur *La dalle-des-morts* et il s'est peu prolongé au delà de 1970. Le dialogue a été le plus intense durant la période où Major préparait son étude consacrée à Savard pour la collection « Écrivains canadiens d'aujourd'hui ».

Les lettres de Savard témoignent d'une profonde estime et d'une affection véritable pour le jeune écrivain qu'il voit effectivement comme un fils et à qui il s'adresse — de manière explicite — « paternellement », le désignant parfois de « cher fils » et lui réservant à deux reprises au moins le titre de « Cher fils de Menaud » (août 1967). Il affirme son « ineffable impression qu'un fils est né à Menaud et que ce Lucon prendra la relève et dans le bourgeon d'écorce crierait l'appel à la liberté » (p. 50). Prenant connaissance de l'étude de Major, Savard écrit :

Quelle joie de penser que cette paternité à laquelle j'avais renoncée [sic], pour Dieu, Dieu me l'accorde aujourd'hui dans la personne d'un être très pur et qui marche en toute vaillance et droiture vers les cimes de son pays. (p. 76)

La reconnaissance exaltée de l'écrivain se transforme aussi en une offrande de vœux à la famille de Major, au nouveau-né que Savard appelle le « Petit Jésus aux beaux yeux » (p. 59). Sur le plan littéraire, Savard s'est montré plus que favorable à l'ensemble des critiques de Major, l'admiration s'ajoutant à la satisfaction d'avoir trouvé un porte-parole. Les textes de fiction semblent avoir été reçus plus difficilement, bien que le vieux sage se montrât indulgent. Dans *Le cent du diable*, disait-il,

[i]l y a des bouts qui sont... raides. Mais tu [Major] sais dire des choses auxquelles ne manque que... le sacrement. De toute façon, ce n'est pas moi qui te jetterai la première pierre. Et puis, il y a, là-dedans, toute une poésie sauvage de l'amour. (p. 88)

Cette attitude est caractéristique de Savard, chez qui la compassion est première. Elle le porte aussi à l'humilité. « Combien plus riche que la mienne est ta culture ! » (p. 29), écrit-il à Major.

L'intérêt de l'ouvrage serait bien mince s'il se limitait à l'expression des bons sentiments d'un père à l'égard de son fils. Ces lettres expriment également les diverses occupations et préoccupations de Savard à cette époque. Il y est évidemment question de lectures (saint Augustin, Pascal...) et de création, de la préparation d'un recueil de notes et de souvenirs (*Bouscuel*), de la poésie qui le possède et le fait travailler « comme un maudit fou » (p. 47) et qui est bien loin de la poésie en vogue. « La poésie parle une langue qui n'est plus la mienne » (p. 66), reconnaît-il. À côté de quelques réflexions littéraires, les tracasseries s'imposent : la planification des voyages, les affaires de la papeterie Saint-Gilles, les relations avec les éditeurs et, avec elles, les difficultés financières, sans compter les douleurs de la vie, le décès d'un parent ou d'un ami, etc.

Mis à part quelques élans nationalistes, des sursauts d'humeur plutôt, la quasi-absence de considérations politiques indique chez Savard un ordre de préoccupations tout autre... Même en s'identifiant à son personnage, poussant la coquetterie jusqu'à signer Menaud, Savard n'était pas conduit par la révolte dans ses engagements. Du reste, la dimension ambivalente du personnage est bien présente dans le roman. Concrètement, le testament politique de Savard, publié durant la campagne référendaire de 1980 — qui l'éloigna ainsi définitivement du mouvement souverainiste — trouve une explication dans le choc de la crise d'Octobre. Bouleversé par le meurtre de son ami Pierre Laporte, il a senti « que quelque chose était mort en [lui] : l'idéal d'un pays libre mais évoluant dans l'ordre vers un bel avenir de paix et de concorde fraternelle » (p. 107). Plus satisfaisante encore me semble l'interprétation de Major, lequel ramène les positions de Savard à un « nationalisme essentiellement défensif » :

Au projet d'État-nation préconisé par le mouvement souverainiste, il a maintes fois opposé le mythe d'une Amérique française, sorte de diaspora sans définition politique ni frontière. Rompre avec le principe de cette diaspora équivalait, pour lui, à une intolérable régression non seulement géographique mais spirituelle. (p. 10)

Selon Major, les lettres du patriarche sont à lire « pour la justesse du regard et de l'image » (p. 11). Elle le sont aussi pour une sorte d'entêtement dans la bonté.

